

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Hubert Nyssen Les paris d'un éditeur

Gilles Pellerin

Number 29, October–November 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

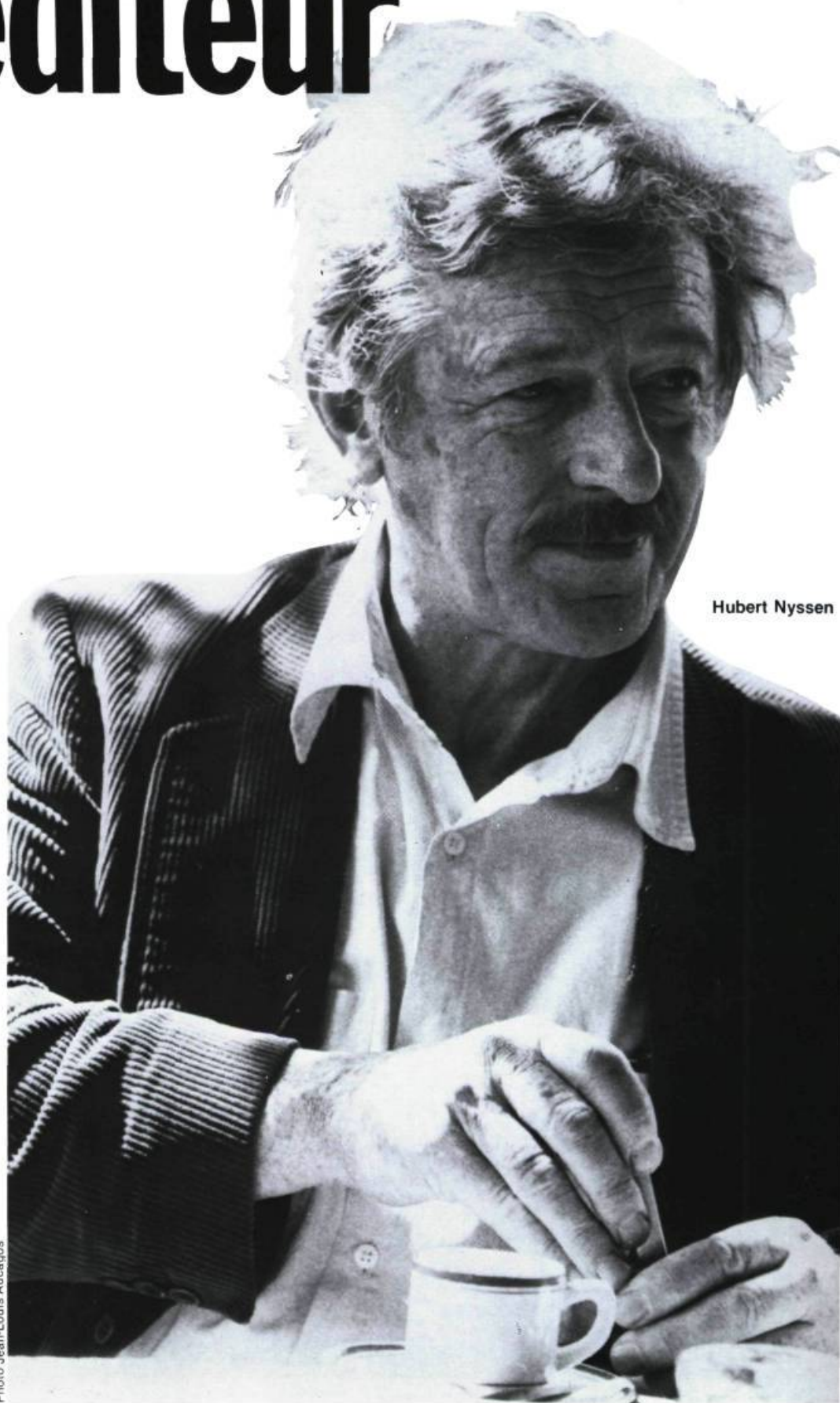
Pellerin, G. (1987). Hubert Nyssen : les paris d'un éditeur. *Nuit blanche*, (29), 24–25.

Les paris d'un éditeur

L'édition est parfois un pari. Hubert Nyssen, fondateur et directeur d'Actes Sud, en a fait plusieurs, le plus visible touchant les couvertures de ses livres, des couvertures texturées que le public a pris goût à lire avec les mains. Dans une entrevue récente, il racontait à Gilles Pellerin quelques moments d'une aventure éditoriale qui atteindra sous peu les 500 titres publiés.

Nuit blanche — *Quelles sont les conditions particulières d'existence d'un éditeur ayant choisi de s'établir à Arles, c'est-à-dire loin de Paris?*

Hubert Nyssen — Il suffisait de se poser la question. À partir du moment où nous avons fait de l'édition à Arles comme nous l'aurions fait à Paris, la résistance n'est pas venue de Paris mais de notre région, qui ne croyait pas à la possibilité d'entrer en compétition avec le centre. J'ai cependant le sentiment d'avoir choisi la bonne solution dans la mesure où elle permet d'échapper à la trame de vassalité parisienne: à Paris, on est pris dans un système où tout le monde doit toujours quelque chose à quelqu'un. Autre avantage: quand on arrive à Paris, les gens sont toujours au rendez-vous car ils ont l'impression que vous avez fait un très long voyage pour les voir! Cela dit, il est impossible d'échapper à Paris, là seulement nous avons trouvé un diffuseur; de plus, il y a une bonne presse dans notre région mais si les articles ne s'inscrivent pas dans un grand cycle dominé par la presse parisienne, les ventes ne bougeront pas. Je vous précise tout de suite que, aussi littéraire que je sois, j'ai toujours eu des préoccupations commerciales: se lancer dans l'édition — c'est facile: il suffit de commencer! — sans se



Hubert Nyssen

Photo Jean-Louis Aucagros

préoccuper des finances, c'est entraîner l'auteur dans des déceptions, les imprimeurs dans la faillite, soi-même dans la bibine, c'est augmenter la méfiance des libraires.

N.B. — *À quoi tient l'étendue très vaste de votre catalogue?*

H.N. — Quand on fait de l'édition, on prend goût à l'édition. Faisant de la littérature, on prend goût au commentaire sur la littérature puis au commentaire sur les beaux-arts et c'est ainsi qu'Actes Sud a été amené à s'ouvrir à la musique, à la philosophie et, plus récemment, au théâtre — au point même où on a repris une maison qui avait très bien commencé, Papiers. Après un long détour par la distanciation, l'art de la mise en scène, le spectacle du décor et le règne du scénographe, le théâtre, étant revenu vers le texte, se prépare à redevenir ce qu'il était à ses origines et ce qu'il fut à certaines périodes (notamment celle de Camus et Sartre): l'antichambre de la philosophie, le lieu où l'on débat les idées. Je fais le pari que dans un délai de 3 à 5 ans, le théâtre redeviendra le grand lieu d'échange des idées, des idées rendues compréhensibles aux gens qui n'ont pas accès aux manuels philosophiques.

Équilibre et ambitions

N.B. — *Si je vous ai entraîné sur ce terrain, c'est qu'il est frappant de voir une maison qui a, toutes proportions gardées, de petits moyens, afficher à la fois une préférence marquée pour la littérature étrangère et le souci de diversification.*

H.N. — Il vaut toujours mieux être présent dans plusieurs rayons d'une librairie que dans un seul. Nous croyons par ailleurs avoir atteint notre rythme de production, celui qui permet à la fois l'équilibre financier et la satisfaction de notre appétit éditorial. Cela se traduit chez nous par une production de 85 titres par année, dont 65 en littérature (55 en traduction). L'accroissement se fera maintenant par l'augmentation des tirages plutôt que par celle des titres.

N.B. — *Nous avons ici l'habitude de faire d'Actes Sud la maison exemplaire de ce qui se fait en édition loin du centre parisien, c'est-à-dire pour le moment de la littérature traduite pour une grande part. Y voyez-vous un phénomène propre à notre époque?*

H.N. — Je donne parfois des conférences sur l'édition à l'université et j'ai l'habitude de dire aux étudiants: «Prenez garde, la frontière franchie, la littérature française est étrangère!» Il se fait alors un grand silence... L'idée qu'il puisse ne plus y avoir un centre et une

périphérie est dramatique. On a affaire à un ensemble de littératures dont la nôtre n'est qu'un des éléments. À mon sens, il y a actuellement trois foyers continuellement productifs de littérature romanesque: les États-Unis, la Scandinavie (en particulier la Suède) et les deux Allemagnes. Ailleurs, il y a de bons romans. En France, l'état de crise est tel que nous ne savons plus quoi répondre aux éditeurs étrangers qui nous demandent ce qu'il faut traduire. En 30 secondes, on remonte à Proust et Giono, vous savez! Le plus drôle c'est que les littératures américaine, scandinave et allemande sont totalement inspirées par la française, elles en sont le *bypass*. Le Nouveau roman a donné quelques pièces maîtresses en même temps qu'il sécrétait une morale ecclésiastique (on était soit avec eux, soit excommunié). Ses mécanismes ont fait que la théorie du roman, au lieu de suivre le roman, en est devenue le guide spirituel. Résultat: le jeune écrivain est obsédé par la nécessité de paraître plutôt que de faire paraître. Hugh Nissenson me faisait connaître ses préoccupations flaubertiennes: le romancier est comme Dieu, partout présent et toujours invisible. Exactement le contraire de ce qui se passe en France: jamais présent, toujours visible! Aussi ai-je le sentiment d'apporter une aide considérable à la littérature française en publiant des étrangers.

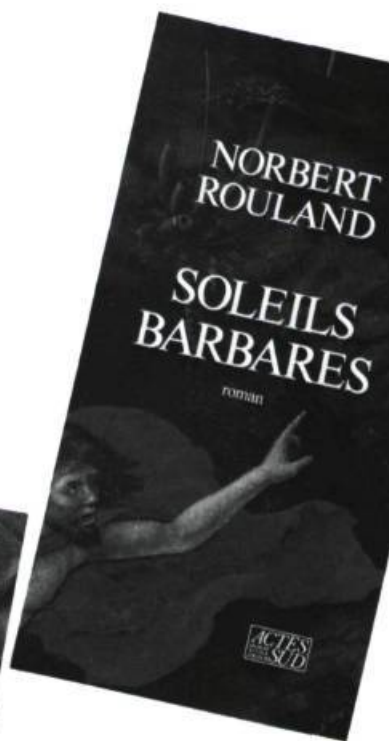
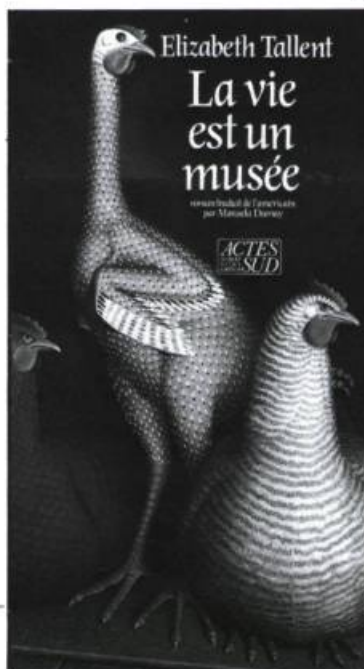
N.B. — *On ne parle pas que de votre catalogue dans les librairies, mais aussi de la facture particulière de vos bouquins.*

H.N. — Il faut toujours reprendre les problèmes avec innocence: un livre doit tenir dans la main — d'où la largeur: 10cm. Qu'est-ce qui est bien avec 10cm? 19cm de hauteur — tout cela contrôlé avec les chutes de papier de façon à maintenir un prix de revient acceptable.

Il restait ensuite à faire des formats homothétiques qui gardent le souvenir du premier. J'ai demandé aux imprimeurs de faire des couvertures en quadrichromie sur papier en relief (mille-raies) sans le pelliculer. Ils m'ont répondu que j'étais fou, qu'il faudrait vernir sans quoi ça ne tiendrait pas! J'ai dit: «Vous m'emmerdez. Faites-le, c'est votre boulot!» On m'a aussi dit que le 10/19 ne tiendrait pas dans les bibliothèques, donc que les gens n'en achèteraient pas. J'avais une idée, j'étais décidé à la garder trois ans. Maintenant on m'arracherait les yeux si j'en changeais! ■

Propos recueillis par Gilles Pellerin

Conscient de la nécessité d'aborder l'édition avec une somme de regards différents, Hubert Nyssen s'est adjoint Christine Le Bœuf (couverture), sa fille et Bertrand Py, tous deux dans la trentaine. Comme écrivain, on lui doit *Lecture d'Albert Cohen* (Actes Sud, nouvelle édition: 1987), *La mer traversée* (Grasset, 1979) et *De l'altérité des cimes en temps de crise* (Aire, 1982), entre autres titres. À son catalogue, notons particulièrement la publication de Nina Berberova (*L'accompagnatrice* est à son avis le plus beau livre d'Actes Sud), Max-Pol Fouchet, Paul Gadenne, Torgny Lindgren, Onelio Cardoso, Ursula Le Guin, Peter Seeberg, Göran Tunström et d'un Québécois, François Depatie (*Magda la rivière*, 1983).



La mort d'une maison d'édition, c'est aussi le déséquilibre des auteurs, la révolte introduite dans leur création, et cela c'est grave.

Yves Berger, directeur littéraire des éditions Grasset